



MARIONNETTES  
MÉCHANTES ET  
SCÉNOGRAPHIES  
ACCIDENTÉES

LES  
VISSEURS  
DE CLOUS

# LA LEÇON D'ANATOMIE

CRITIQUES & PRESSE

## LE SPECTACLE « LA LEÇON D'ANATOMIE » DES VISSEURS DE CLOUS

Faire de l'histoire par les objets, faire de la politique par les images, penser par le plateau. On a parfois de tels rêves. Que le théâtre ne soit pas la « mise » en scène d'idées – ou, comme on dit laidement, leur vulgarisation – mais le lieu de leur production et mise à l'épreuve. C'est à cela que s'emploie le spectacle La Leçon d'anatomie de la compagnie Les Visseurs de clous, qui certes parle du tableau du même nom de Rembrandt, mais mérite aussi pour lui-même le titre de leçon d'anatomie, dans son effort de déplier pour nous le corps humain et ses représentations.

Dans ce spectacle, deux narrations s'entrelacent : une représentation de marionnettes à gaine, donnée dans un castelet évoquant ceux du 17e siècle, qui propose une variation grotesque sur le motif du médecin (le fameux Docteur Tulp peint par Rembrandt) qui, dans son obsession macabre de pratiquer la dissection, trimballe à travers mille vicissitudes le cadavre qu'il est allé déterrer au cimetière, et dans une joyeuse cohue anachronique qui mélange références historiques, picturales et marionnettiques, rencontre le capitaine Cocq de La Ronde de nuit dans le rôle du gendarme benêt à la guignol, et bien sûr la Mort elle-même, un peu dépassée par l'évolution des mentalités à l'orée de l'âge scientifique. Entre les scènes de cette intrigue superlative, un personnage d'historien de l'art aux airs de bibliothécaire anarchiste vient livrer au public une leçon sur Rembrandt, qui rapidement s'avère plutôt une enquête sur le cadavre qui s'étale,

comme en gloire et ce au détriment du médecin censément célébré, en travers du tableau – celui d'Aris Kindt, criminel condamné et exécuté pour meurtre, et à ce titre objet anonyme de la dissection publique réalisée par le Docteur Tulp en 1632. En tirant le fil de l'histoire, mais surtout en regardant mieux les images, y compris telles qu'elles se recréent matériellement à travers les imaginaires vivants de la tradition de la marionnette à gaine, s'ouvre une archive culturelle impressionnante de nos représentations des corps marginaux et de notre rapport au diptyque sciences/pouvoir, ainsi que bien sûr à la mort elle-même.

C'est le meneur de la bande et du jeu, Pascal Laurent, qui tient ensemble les deux plans du spectacle en alternant manipulation de marionnettes et performance du rôle du conférencier, et qui opère leur rencontre quand, inévitablement, le dispositif est lui-même mis à nu et écorché : dans un climax sanguinolent le castelet dévoile ses entrailles en même temps que voix et gestes se dissocient, et les déconstructeurs de récits – c'est de bonne guerre – sont eux-mêmes déconstruits. Nous est par ailleurs constamment rappelé que pour faire penser par le plateau il faut davantage qu'un meneur brillant : en l'espèce, la finesse du regard extérieur de la metteuse en scène et co-auteurice du texte Sarah Clauzet, la partition marionnettique virtuose du partenaire de jeu Pierre Puech, et la scénographie à la fois précise et de breloques de Julie Bernard. C'est bien par la matière, et son histoire, que Les Visseurs de clous travaillent la charge des images, comme ils l'ont fait dans d'autres spectacles dont les dramaturgies sont toujours aussi joyeusement bricolées (et machinées) que les dispositifs scéniques, et la réalisation imprégnée d'un humour qui est la marque d'un savoir-faire qui

est aussi un savoir-vivre. Le modèle, qui fait paradigme pour un autre usage de l'histoire de l'art et une autre pratique du théâtre, est ici la « biographie » de Rembrandt par le peintre Kees Van Dongen (1927), mieux nommée par lui-même « histoire décousue ». À travers une façon associative et subjective d'interroger les événements et les personnages du passé, qui ne se refuse pourtant pas le plaisir de l'érudition et de la technicité, se propose une pragmatique de la pensée par les images. Une histoire qui s'écrirait par la récup', à la Walter Benjamin et à la Peter Weiss, et qui penserait par montage de pièces à conviction, prises non comme matière morte mais comme machines à démonter-remonter. La marionnette s'offre alors comme outil idéal et emblématique – dans la continuité duquel se placent, ou se couplent, tous les autres moyens du théâtre, abordés sans hiérarchies indues – pour travailler au corps nos représentations enfouies et malignes, et les voix autres qu'elles étouffent. La main, par laquelle nous apprenons à penser en faisant, prend alors un sens que le Docteur Tulp n'avait pas su y trouver en la disséquant.

22 MAI 2022 |  
ALEKSI BARRIÈRE |  
[WWW.ALEKSIBARRIERE.ORG](http://WWW.ALEKSIBARRIERE.ORG)

## LA LEÇON D'ART-NATOMIE À COUPS DE BÂTON

***Du 18 au 20 mai 2022, le Théâtre aux Mains Nues accueillait la création du nouveau spectacle de la compagnie Les visseurs de clous : La Leçon d'anatomie. Ou comment une conférence d'histoire de l'art peut se faire bousculer par la marionnette à gaine, et accoucher d'une joyeuse cohue par laquelle les enjeux d'œuvres picturales peuvent s'appréhender autrement. Un spectacle de médiation culturelle, donc...?***

### Écriture picturo- marionnettique ambitieuse

La Leçon d'anatomie, le spectacle, c'est avant toute chose la rencontre de deux époques : 1632, année où Rembrandt peint La Leçon d'anatomie du docteur Tulp, et l'époque contemporaine, depuis laquelle nous regardons le tableau. C'est le prétexte, même aussi l'objectif ultime : une conférence d'histoire de l'art, un discours sur un peintre et son oeuvre, un dévoilement de ses enjeux par le détour libre et irrévérencieux de la marionnette à gaine, la moins sage, la plus agitée et la plus iconoclaste de toutes les formes de marionnettes.

Mais ce n'est cependant pas tout, car l'écriture entrecroise en une heure une foule de thématiques, qu'elle tente de réunir en un tout cohérent, avec plus ou moins de bonheur : la question de la place et du regard de l'artiste et du spectateur, le caché et le révélé, la question de l'angle et du sujet, l'opposition entre intérieur et extérieur, endroit et envers, une approche sociologique – voire même politique – de la création, et puis, évidemment, la confrontation avec la Mort, qui aura droit

à sa marionnette et à un pied de nez de rigueur..

Vont alors se confronter, sous forme picturale et dans une transposition marionnettique très bouffonne, les personnages et le thème de La Leçon d'anatomie du docteur Tulp et de La Compagnie de Frans Banning Cocq et Willem van Ruytenburch, plus connu sous le nom de La Ronde de nuit. On verra des reproductions des tableaux, à propos desquels un personnage du conférencier dissertera, et on verra certains des protagonistes prendre corps, avec au tout premier rang le Docteur Tulp et le Capitaine eux-mêmes... héros de la pièce, ou pas ? Cela reste à voir ! A certains égards, le mélange des genres est passionnant autant que surprenant, mais on a aussi le sentiment qu'à trop vouloir entremêler les genres et les significations, le signifiant en devient un peu surchargé, et perd en lisibilité.

### Et ça fait poum, et ça fait paf, mais ça cause bien

L'idée de confronter deux manières de dire les tableaux produit des effets de décalage plutôt réussis. Deux espaces, l'un au pied du castelet, l'autre dans le castelet ; deux techniques, le jeu d'acteur, la marionnette à gaine ; deux tons, l'un docte et presque poétique, l'autre bouffon et tonitruant. Bien entendu, les frontières sont poreuses, ne serait-ce que parce qu'on sait bien que le conférencier est joué par l'un de ceux qui manipulent derrière le castelet... qui éclatera évidemment, les marionnettes se répandant dans l'espace scénique et interférant avec l'acteur.

D'un côté, on commence par la marionnette à gaine : truculente, destinée

à rire du pire – pendus, trafic de cadavres, dissections sanglantes – puisque c'est là que se trouve sa vertu cathartique. Elle retrouve d'ailleurs, dans les personnages des deux tableaux de Rembrandt, de quoi rendre un hommage appuyé à ses figures archétypales classiques : héros égoïste, amoral et débrouillard qui trompe son monde avec brio et sans aucune hésitation, gendarme imbécile et pas follement sympathique, Mort trop sûre d'elle et donc prête à se faire abuser... D'emblée, la première scène nous pose dans un cimetière face à un pendu, dont on comprendra qu'il a été victime (?) d'une exécution judiciaire. Le personnage du croque-mort, avec quelque chose d'une tendresse pour sa nouvelle charge, pose immédiatement le ton, qui est celui de l'humour le moins révérencieux. Apparaîtront ensuite le Docteur Tulp et le Capitaine, qui joueront un duo de farce caricatural, mais drôle et enlevé. Et ainsi de suite.

Côté conférence, l'acteur sort bientôt à l'avant-scène pour nous expliquer Rembrandt, son histoire et son époque, et commencer à nous disséquer les deux tableaux choisis pour la proposition. Il le fait avec un verbe précis et vif, une pointe d'humour et même de poésie... mais cela reste une conférence, et, à moins d'être passionné par le sujet, on court le risque de trouver certains développements un peu longs, malgré toute la bonhomie de l'acteur, et le fond du discours qui est, de fait, vraiment intéressant... pour qui se soucie de Rembrandt. C'est peut-être une petite faiblesse du spectacle de n'avoir pas créé un enjeu autour du peintre lui-même, ce qui ne permet pas tout à fait de garantir l'intérêt du public à cet endroit de la fausse conférence.

En tous cas, on peut affirmer que

la manipulation des marionnettes est vraiment aboutie. Dans la plus pure tradition de la gaine, les deux manipulateurs sentent parfaitement le rythme, la musicalité des pièces de bois qui s'entrechoquent, la spatialité que peut donner la voix au-delà de l'exiguë fenêtre du castelet. Le geste est précis, dynamique, et les voix des différents personnages sont très bien faites, bien typées et parfaitement projetées.

### Côté envers du décor, le gore

La mise en scène utilise donc deux espaces, celui de la conférence à l'avant-scène, et celui du castelet. Du premier, pas grand-chose à dire : l'acteur est dans une adresse directe au public, et utilise, au support de son discours, deux reprographes des tableaux, et quelques accessoires qui lui permettent de figurer des effets tels que l'exploration des différentes couches de peinture avec des rayons X. Le second espace, en revanche, est très travaillé.

De face, le castelet a une apparence baroque très soignée : dorures, fresques, on y retrouve les portraits des protagonistes et le blason d'Amsterdam, symbole officiel de la ville qui comprend un écusson avec une rayure et trois croix. C'est l'endroit, propre, policé, bourgeois pourrait-on presque dire. Mais ce castelet a aussi un envers, beaucoup moins figolé, beaucoup plus sanglant, là où la mécanique se dévoile mais là aussi où la chair nue n'a plus d'appâts. Évidemment, il s'agit ici de faire le parallèle avec le cadavre de la leçon d'anatomie, les indignités qu'on inflige à un corps dont on fouille les entrailles avec obscénité sous les yeux d'un public venu nombreux se rincer l'œil.

En définitive, c'est là le grand propos de ce spectacle : le déplacement graduel du

regard, au fur et à mesure qu'il est guidé par une meilleure compréhension du contexte et des enjeux, des intentions et des manipulations. Au final, le héros pourrait bien être Aris Kindt, de son vrai nom Adriaen Adriaenszoon, petit délinquant originaire de Leyde (comme Rembrandt), déjà amputé de la main droite par la justice, finalement pendu pour le vol d'un manteau qui a fort mal tourné pour son propriétaire. La progression vers ce dénouement est dramaturgiquement habile, les indices sont dispersés assez subtilement, et l'irruption du personnage de la Mort, avec ses pouvoirs, permet de rendre la parole au cadavre. Peut-être d'ailleurs y a-t-il un peu trop de pathos à cet endroit : le personnage de Kindt aurait mérité un traitement plus fin, une voix moins geignarde, une dignité finalement plus grande. Reste cette leçon, magistrale : c'est en accumulant les connaissances, et en affinant son regard, que l'on en vient à percer le vrai sens du tableau, pour parvenir au message que le peintre a caché sous les vernis de l'apparence. A soit seul, pour qui reçoit ce message, il constitue déjà une pépite.

En somme, et même si parfois les gags et péripéties sont un peu gros, on tient là un drôle de spectacle qui arrive à faire se tenir dans le même espace des marionnettes à gaine déchaînées au vocabulaire fleuri et à la violence décomplexée, une réflexion de fond plutôt pointue, et une attention très tendre à l'humain et à ce que le fort fait au faible.

05 JUIN 2022 |  
MATHIEU DOCHTERMANN |  
WWW.TOUTELACULTURE.COM

## THÉÂTRE À BORDEAUX : REMBRANDT CHEZ LES MARIONNETTES

***Spectacle sur la peinture, sur la mort, sur le regard du spectateur et sur d'autres choses encore, « La Leçon d'anatomie » est la dernière création des Visseurs de clous. De la marionnette mais pas que, à voir au Lieu sans nom du 12 au 15 janvier***

Chez Les Visseurs de clous, la ligne droite n'est jamais le plus court chemin pour se rendre d'un point à un autre. Au contraire, plus il y a de détours et mieux c'est. Et de fait, chaque point de départ est l'occasion de digressions aussi drôles que savantes (en même temps ou pas) qui sont le spectacle en soi. Pour cette « Leçon d'anatomie », la compagnie girondine est partie de... « La Leçon d'anatomie », tableau de Rembrandt représentant la dissection d'un cadavre par le docteur Tulp en 1632.

Au départ d'un tableau, il y a une histoire et c'est toute cette histoire qu'ils vont disséquer, en partant du mort et comment ce repris de justice s'est retrouvé là, en expliquant comment son cadavre s'est baladé nuitamment, volé dans un cimetière, épopée au cours de laquelle Tulp croise le capitaine de « La Ronde de nuit », autre oeuvre de Rembrandt. Bref, les marionnettes à gaine (la technique utilisée pour Guignol) permettent tout un jeu grotesque et drôle, toute une histoire faite d'humour noir et de réflexions sur la composition d'un tableau. Le tout dans une autre composition : un castelet à l'esthétique travaillée, jusque dans les détails d'une décoration très XVIIe siècle elle aussi.

## BLAGUES ET REFERENCES

Et devant, un comédien se lance dans une conférence poétisée sur l'histoire de l'art, celle de Rembrandt et de ses deux tableaux cités. Une autre manière de raconter ce qui se trame derrière avec les marionnettes, mais les deux se répondent pour réhabiliter la place du mort, celle du cadavre disséqué dans le tableau et dont on oublie parfois qu'il n'a pas toujours été un sujet de peinture.

Savamment drôle, cette « Leçon d'anatomie » finit bien sûr par mélanger théâtre et marionnettes, une sorte de signature des Visseurs de clous qui, en dix ans, ont fini par créer un style qui leur est propre, fait de grosse blague et de fines références.

11 JANVIER 2023 |  
JEAN-LUC ÉLUARD |  
WWW.SUDOUEST.FR

## RECOUDRE LA LEÇON D'ANATOMIE

Vous vous souvenez peut-être de ce cycle de conférences aujourd'hui totalement ringardisé que l'on appelait *Connaissance du monde*, où un voyageur-explorateur venait, à la salle des fêtes de la sous-préfecture, commenter son film sur un pays lointain.

A y regarder de loin, *La Leçon d'anatomie* tient un peu de cette désuétude savante ; un conférencier, tenue rouge, petit calot noir étriqué, lunettes érudites, nous parle de ce qui se passe au second plan, à savoir Rembrandt et ses peintures. Ailleurs, il y a longtemps... Dit ainsi, le cours d'histoire de l'art nous a perdus avant qu'il ne commence, et le propos semble relever d'une université du temps libre un peu somnolente.

Erreur, erreur ! Les chanceux qui ont vu ce spectacle savent que l'on ne somnole pas, que l'on rit beaucoup, que l'on s'émeut aussi. Et que l'on en sort un peu plus attentifs au monde des images, avertis de leur pouvoir et de leurs agissements. Bref, un peu plus éveillés !

Dans le castelet, point de Rembrandt d'ailleurs, mais deux illustres bourgeois tout droit sortis de leurs œuvres respectives : le docteur Tulp, grand régisseur du corps des autres qu'il trifouille au nom du savoir, et le capitaine Banning Cocq – le bien-nommé –, fier de sa milice et du bruit qu'elle fait. Tous deux ont commandé à Rembrandt un tableau dont ils sont les héros. Concours de teubs ! diraient nos ados : « C'est moi qui ai le plus grand... non, c'est moi... etc ». On s'étripe ferme dans le castelet. Car au XVIIe siècle, à Amsterdam, on savait déjà que

l'empowerment passe par les images et par un plan de com bien financé.

La drôlerie rabelaisienne de leurs affrontements s'avère d'une actualité étonnante. Et c'est bien là la plus grande vertu de ce spectacle ; éclairer ce que sont les images, comment elles se fabriquent – hier comme aujourd'hui – et comment elles agissent dans le monde réel. Ici, mises en scène de portraits collectifs, destinés à légitimer et patrimonialiser un statut social.

Le conférencier, tel une voix off, décortique tous les petits accommodements que s'autorise l'image pour rendre l'Histoire plus belle. Il sait que Rembrandt joue avec le feu, vrille la contrainte de la commande, installe de l'ambiguïté dans son matériau iconique. Tout le discours du peintre – muet dans le spectacle – est enclos dans ses tableaux ; encore faut-il que nous apprenions à tendre l'oreille, à regarder en détail comment il déroute la composition, la lumière, la narration. L'histoire de l'art que nous propose les Visseurs de clous est celle de Daniel Arasse ou de Georges Didi-Huberman, attentive à ce qui se montre, nous autorisant à lire l'ancien à l'aune de l'actuel. Une histoire de l'art bien vivante, chaude, incarnée, où valsent les livres et la terre des cimetières.

Sans cesse la scénographie nous propose de changer de focale ; tableaux en grand, en petit, détails, gros plans, radiographies, la matière charnelle de l'image est écorchée, étripée, déroulée par les deux comédiens, telle la mécanique de leur propre spectacle qui ne cache rien de ses ressorts. Finement, elle s'approche des évidences ; les autoportraits ne sont pas un exercice narcissique mais un exercice de peinture, sur le modèle le plus docile qui soit, le peintre lui-

même. Les déguisements habillent le réel des joies de la fiction. Rembrandt-comédien cherche et manipule le théâtre des représentations, conscient que le storytelling modifie la mémoire du réel.

Van Dongen avait qualifié son livre sur Rembrandt d'« histoire décousue » ! L'équipe des Visseurs de clous, par ce texte inspiré, vient à son tour en découdre avec des objets dont ils secouent avec bonheur la poussière, irrévérencieux et modestes, attentifs et libres, fascinés et ambitieux. Emmenez vos amis, vos enfants, vos voisins. Lâchez pour quelques instants les milliers d'images numériques qui peuplent notre quotidien, et écouter ceux-là nous raconter le temps d'avant pour mieux comprendre notre temps d'aujourd'hui et sa visualité envahissante. C'est de la belle histoire de l'art, intelligente, fine et bien en chair, écorchée comme un bœuf, recousue par la grâce de cette équipe bienveillante.

1ER MARS 2023 |  
ELISABETH MAGNE |  
MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES ARTS  
PLASTIQUES/HISTOIRE DE L'ART,  
UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE